

PIQUILLO
(1837)

ALEXANDRE DUMAS

Piquillo

opéra-comique en trois actes

musique d'Hippolyte Monpou

Opéra-Comique. – 31 octobre 1837.

LE JOYEUX ROGER

2014

ISBN : 978-2-923981-79-6

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

Un site demi-solitaire. D'un côté, une maison fermée et isolée. En face, dans un petit bois, une tente dressée pour un rendez-vous de chasse ; de jeunes seigneurs et de jeunes femmes y sont réunis.

Scène première

Don Antonio Paez, don Henrique,
seigneurs et dames,
puis Silvia.

LE CHŒUR

À table, à table, amis ! le temps est précieux ;
Au rendez-vous nos beautés sont fidèles ;
Elles sont belles,
Point cruelles ;
Les vins sont vieux,
Les mets délicieux.
En vain
Dans le lointain
Le cor résonne,
Nous n'attendons personne :
Malheur aux amants, aux buveurs attardés !
Pour eux les cœurs sont pris, et les flacons vidés.

PAEZ

Mais où donc est la reine de la fête ?
Où donc cette beauté parfaite
Qui ne s'attaque pas au gibier des forêts,
Mais qui choisit nos cœurs pour le but de ses traits ?
(Silvia soulève le rideau de sa tente.)

LE CHŒUR

La voilà !

PAEZ

Belle comme un rêve,
Elle vient charmer nos ennuis ;
C'est Phoebé qui se lève,

Et va présider à nos nuits.

SILVIA

Je ne suis point Phoebé, la déesse voilée
 Qui verse à pleines mains les pavots du sommeil,
 Et dont le char parcourt une route étoilée,
 Qui se fond en azur aux rayons du soleil.

Je suis, au contraire,
 Le doux rossignol
 Dont l'aile légère
 Va rasant le sol,
 Et dont la voix tendre,
 Le soir, fait entendre
 Son brillant accord ;
 Nocturne merveille
 Dont le chant s'éveille
 Quand le bruit s'endort.

LE CHŒUR

Ah ! c'est charmant !
 C'est ravissant !
 Qui peut se défendre
 D'admirer sa voix ?
 Ah ! c'est charmant !
 C'est ravaissant !
 On croirait entendre
 L'oiseau dans les bois.

SILVIA

Je ne suis point non plus la sévère Diane,
 Qui cache au fond des bois son orgueil inhumain,
 Et qui, lorsqu'elle joue en une eau diaphane,
 Punit de mort celui qui la surprend au bain.

Non, non, je suis celle
 Dont l'ardent regard
 Dans l'ombre étincelle
 Ainsi qu'un poignard ;

Dont on sent la lame,
 Dévorante flamme,
 Jusqu'au cœur courir ;
 Mais dont les mains sûres
 Ne font des blessures
 Que pour les guérir.

LE CHŒUR

Ah ! c'est charmant !
 C'est ravissant !
 Qui peut se défendre
 D'admirer sa voix ?
 Ah ! c'est charmant !
 C'est ravaissant !
 On croirait entendre
 L'oiseau dans les bois.

PAEZ

Amis, un verre encore, et regagnons la ville ;
 Il se fait tard, la nuit s'épaissit dans les cieus :
 Partons ! d'ici, l'on aperçoit Séville ;
 Nous y retournerons au bruit des chants joyeux.

LE CHŒUR

Encore un coup de ce vin vieux ;
 Il faut boire à la plus jolie,
 À son esprit plein de folie,
 À l'amour qui luit dans ses yeux.

SILVIA

Ah ! ma gaîté s'envole,
 Les amours ont fui ;
 Je ne suis plus folle
 Qu'aujourd'hui.

PAEZ

Que peut le chagrin
 Contre les chants, le plaisir et le vin ?
 Et que peut la mélancolie

Quand on est aussi jolie ?

LE CHŒUR

Que peut le chagrin

Contre les chants, le plaisir et le vin ?

Oui, la folie

Peut tout guérir,

Et tout s'oublie

Dans le plaisir.

Scène II

Les mêmes, puis Fabrice, en dehors de la tente.

PAEZ, qui, depuis un instant, suit des yeux Fabrice

Silence, messieurs, silence !

SILVIA

Qu'y a-t-il, et que voyez-vous ?

PAEZ

Une ombre qui me fait l'effet d'être au service d'un assez drôle de corps ; venez voir plutôt.

HENRIQUE

Ah ! ah ! qui diable cela peut-il être ?

SILVIA

Mais il me semble qu'il n'y a pas à chercher longtemps, et qu'à cette heure de nuit, il n'y a guère dehors que les amants et les voleurs.

HENRIQUE, prenant son épée

En bien, amant ou voleur, je saurai qui il est.

(Il sort par l'ouverture du fond

et va se placer entre Fabrice et la maison.)

PAEZ

Et moi aussi.

FABRICE

Que me voulez-vous, messieurs, et qu'avons-nous à faire ensemble ?

HENRIQUE

Vrai-Dieu ! si je ne me trompe pas... Qu'en dites-vous, Silvia,

vous qui savez votre Madrid sur le bout du doigt ?

SILVIA

Je dis que, s'il est aussi aimable, aussi beau et aussi noble que celui dont il a emprunté la tournure, je l'embrasse.

(Elle s'approche de Fabrice et lui fait sauter son chapeau.)

TOUS

Don Fabrice d'Olivarès !

SILVIA, lui faisant la révérence

Je vous dois un baiser, monseigneur.

FABRICE

Allons, je vois bien que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de le prendre.

PAEZ

Tu n'es donc pas mort ?

FABRICE

Mais vous voyez...

HENRIQUE

Et ton coup d'épée, qu'en as-tu fait ?

FABRICE

J'en ai guéri.

PAEZ

Et tu viens en chercher un autre à Séville ?

FABRICE

Point, messieurs : je voyage pour affaires de famille.

SILVIA

Laissez donc : lorsqu'on se promène à cette heure et dans un endroit comme celui-ci, ce n'est pas sans mauvaise intention contre la bourse des passants ou la fille de son voisin.

PAEZ, levant un coin du manteau de Fabrice

Une mandoline !

SILVIA

Messieurs... il n'y a plus de doute, et voilà la preuve du crime.

FABRICE

Eh bien, j'en conviens, messieurs, je suis amoureux.

SILVIA

Amoureux ! vous ! par quelle aventure ?

FABRICE

La voici en deux mots : je logeais en face d'une jeune dame des environs de Burgos, qui habitait Madrid avec une vieille tante. Quelque chose que j'eusse pu faire, impossible de parvenir jusqu'à elle ; des duègnes muettes, des valets sourds ; c'était à croire à la magie

SILVIA

Pauvre marquis !

FABRICE

Cependant, comme, depuis deux mois, je suivais mon incon nue, au spectacle, à la promenade, à l'église, je commençai à m'apercevoir qu'elle m'avait remarqué.

HENRIQUE

Fat !

FABRICE

Non, sur ma parole. Alors je me décide à faire un pas de plus, je risque la sérénade.

PAEZ

Comment ! au bout de deux mois, tu n'en étais encore que là ?

SILVIA

Oh ! ne l'interrompez pas, messieurs ; à la manière dont la chose se prolonge, nous en avons pour quelque temps.

FABRICE

Au contraire, nous sommes arrivés. À peine étais-je installé sous les fenêtres de ma belle, qu'un homme, un esprit, un démon, arrive au grand galop de son cheval, saute à terre et tombe sur mes musiciens à grands coups de plat d'épée ; ils se sauvent ; je jette mon manteau, j'appelle à moi l'inconnu, nous croisons le fer, et, ma foi, à la troisième botte, il me donne ce charmant coup d'épée dont vous avez entendu parler.

HENRIQUE

Et comment appelles-tu ce cher gentilhomme ?

FABRICE

Est-ce que j'ai eu le temps de lui demander son nom ? Tu es adorable, toi !... Il m'a passé son épée au travers du corps ; je suis tombé à la renverse, et, retrouvé le lendemain matin à la même place, on m'a rapporté chez mon père, qui a été désespéré, non pas précisément à cause de moi, je crois, mais à cause de son nom, dont je suis le seul soutien. Trois jours après, lorsque je repris connaissance, je sus qu'en sa qualité de premier ministre, mon père poursuivait mon inconnu ; j'eus beau soutenir qu'il s'était battu en brave chevalier, en brave gentilhomme, et non en assassin, on ne voulut pas m'entendre. Heureusement, mon homme n'était plus à Madrid.

SILVIA

Il s'était donc sauvé ?

FABRICE

La même nuit... Mais le plus malheureux de tout cela, c'est qu'il avait emmené avec lui Léonor.

PAEZ

Ta belle ?

FABRICE

Pardieu ! oui, ma belle... Aussi il ne faut pas demander si je me suis dépêché de guérir ; la chose aux trois quarts faite, je me suis mis en route. Je suis parvenu à découvrir leurs traces, et, tandis que mon père fait inutilement chercher mon homme du côté de la Galice et des Algarves, je l'ai rejoint à Séville.

SILVIA

Et quand cela ?

FABRICE

Hier au soir... Et vous voyez que je ne perds pas de temps ; cette nuit, je commençais ma ronde.

PAEZ

Comment, la dame de tes pensées... ?

FABRICE

Demeure là.

PAEZ

Dans cette maison ?

FABRICE

Dans cette maison.

PAEZ

Mais il n'y a dans cette maison que don Diego !

SILVIA

Vous le connaissez ?

FABRICE

Oui, non, peut-être... Vous dites qu'il s'appelle don Diego, une espèce de sage, de solitaire, d'anachorète, qui va toujours pensant, écrivant ?

PAEZ

C'est cela même.

SILVIA

Et vous dites qu'il habite cette maison ?

PAEZ

Sans doute, avec Léonor, sa femme.

SILVIA, à part

Il est marié !

FABRICE

Elle est mariée ?

PAEZ

Tout ce qu'il y a de plus mariée, cher ami.

FABRICE

Et comment sais-tu cela ?

PAEZ

La maison qu'ils habitent est à mon oncle.

SILVIA, à part

Plus de doute, c'est lui.

FABRICE

J'avais trois chances : ce pouvait être un amant, un tuteur ou un mari... Je tombe sur le mari.

PAEZ

Mais c'est de la bergerie toute pure... Un amant qui poursuit

sa maîtresse deux mois, qui reçoit un coup d'épée pour elle, qui, à peine guéri, se remet en quête, et tout cela sans savoir si elle est fille ou femme...

SILVIA

Qu'y a-t-il d'étonnant ? n'a-t-on pas vu de ces amours sympathiques, qu'un premier coup d'œil allume dans deux cœurs ? est-il besoin de se connaître pour se chercher ? est-il nécessaire de se parler pour s'être dit : « Je t'aime » ?

PAEZ

Courage, Fabrice ! voilà du renfort qui t'arrive.

FABRICE

Mariée !...

PAEZ

Eh bien, il y a là dedans un bon côté : c'est que tu pourras l'enlever sans être soumis à la loi d'Alphonse le Chaste, qui veut que le ravisseur épouse.

FABRICE

Eh ! pardieu ! je ne demanderais pas mieux, si j'en étais le maître.

SILVIA, qui a longtemps réfléchi

Écoutez : que diriez-vous, Fabrice, si le mari n'était plus là pour garder sa femme ?

FABRICE

Je dirais que c'est partie à moitié gagnée. Sauriez-vous un moyen de l'éloigner ?

SILVIA

Peut-être.

FABRICE

Et lequel ?

SILVIA

Laissez-moi faire. Voulez-vous m'obéir ponctuellement ?

FABRICE

Oh ! tout ce que vous voudrez.

SILVIA

Eh bien, d'abord, faites-moi le plaisir de tout éteindre et de

tout faire enlever, de manière à rendre ce bois à sa solitude habituelle.

HENRIQUE

Esclaves, vous entendez les ordres de la reine.

(On éteint les lustres et l'on enlève la tente.)

SILVIA

Maintenant, messieurs, l'épée à la main et attaquez-moi.

FABRICE

Vous attaquer, pourquoi faire ?

SILVIA

Pour me voler.

PAEZ

Pour vous voler ? Mais quel résultat ?

SILVIA

Cela me regarde, je n'ai pas besoin de vous mettre dans ma confiance. Allons, l'épée à la main, messeigneurs.

PAEZ, lui prenant la taille

Vous êtes charmante !

SILVIA

Mais allons donc !... vous ne me volez pas... Mes mains ne sont pas des bijoux, mes bras ne sont pas des colliers... Au voleur !...

Scène III

Silvia, don Carlos de Mendoce, puis Leonor, Pérez.

TRIO

SILVIA

Aux voleurs ! aux voleurs ! aux voleurs !

MENDOCE, ouvrant sa fenêtre

Au secours quelqu'un appelle...

SILVIA, tout bas

Fuyez, fuyez, Messeigneurs !

MENDOCE

C'est la voix d'une femme ! oh ! Dieu ! courons vers elle.

SILVIA, le voyant venir
 Je m'évanouis ! je me meurs !
 Aux voleurs ! aux voleurs ! aux voleurs !

MENDOCE

Mais où donc êtes-vous dans l'ombre ?

SILVIA

Par ici.

MENDOCE

La nuit est si sombre...
 Seigneur, ayez pitié de moi !

MENDOCE

Je suis homme d'honneur, fiez-vous à ma foi.
 Souffrez que je vous soutienne
 Encore un pas.

SILVIA

Oui, seigneur.

MENDOCE

Sa main frémit dans la mienne.

ENSEMBLE

SILVIA, à part

Ciel ! c'est lui-même ! ô bonheur !
 C'est bien lui, celui que j'aime,
 Celui que j'aime sans espoir ;
 Mais déjà c'est un bien suprême
 De lui parler et de le voir.

MENDOCE, appelant

Léonor ! Léonor !

SILVIA

Sa femme !

(Entrent deux valets, portant des flambeaux.)

LÉONOR

Me voici !

MENDOCE

C'est doña Leonor, madame,

Qui réclame
L'honneur de vous servir aussi.

SILVIA

Ah ! quelle espérance !
Dans la confiance
À mon cœur blessé !
Mais sa femme est belle,
Et, s'il est fidèle,
Ah ! voici par elle
Mon rêve effacé.

MENDOCE, regardant Silvia

Quelle ressemblance !
Ah ! d'une espérance
Mon cœur est bercé.
Je sens qu'auprès d'elle,
Si noble et si belle,
Mon esprit rappelle
Un rêve effacé.

LÉONOR

Seule et sans défense,
Ah ! quelle imprudence !
Mon cœur est glacé.
Ce qui renouvelle
Ma frayer mortelle
Est déjà, pour elle,
Un rêve effacé.

SILVIA

À vos soins je suis sensible ;
Mais il est tard, je dois quitter ces lieux.

MENDOCE

Hélas ! quel charme invincible
Dans sa voix et dans ses yeux !

SILVIA

La ville est là, bientôt je l'aurai regagnée.

LÉONOR

Eh quoi ! vous exposer à des dangers nouveaux ?

MENDOCE

Vous serez accompagnée

Par Pérez et par moi.

(À Pérez.)

Prépare des flambeaux.

LÉONOR

Arrêtez : les bandits rôdent encor dans l'ombre.

MENDOCE

Mais nous la défendrons.

LÉONOR

Mais ils seront en nombre.

MENDOCE

Prenez mon bras, madame, il n'y faut pas songer ;
Près de vous, c'est mon cœur qui risque, et non ma vie.

SILVIA

Il vaudrait mieux prévenir tout danger.

Pour moins exciter leur envie,

Permettez, seigneur cavalier,

Permettez que je vous confie

Ces bracelets et ce collier.

MENDOCE

Mais où faudra-t-il vous les rendre ?

SILVIA

Seigneur, j'enverrai les reprendre.

ENSEMBLE

MENDOCE

De la revoir

Quel doux espoir !

Je sens que je l'aime,

Et ce stratagème

Me donne l'espoir

De la revoir.

SILVIA

De le revoir
 Quel doux espoir !
 Et c'est pour moi-même
 Un doux espoir
 De le revoir.

(Doña Léonor rentre. Silvia s'éloigne, donnant le bras à Mendoce, précédé de Pérez, qui porte un flambeau.)

Scène IV

Piquillo, seul.

Il descend d'un arbre doucement et avec précaution.

Ouais ! il se passe de singulières choses ici ; et il me semble qu'on chasse sur mes terres. Fi ! les maladroits, qui font crier les femmes en les volant !... Ah ! Piquillo, Piquillo, tant que l'université de Madrid ne t'aura pas confié une chaire d'enseignement public, le grand art du vol restera dans l'enfance... Enfin, tout le monde est parti... Ces diables de chasseurs qui étaient venus poser leur tente justement au pied de l'arbre où je m'étais niché pour échapper à ce damné d'alcade qui, je ne sais pas pourquoi, a la rage de vouloir me prendre !... Il paraît que je lui aurai été recommandé par la police de Madrid. Du reste, ma faction n'a pas été perdue, puisque j'ai été témoin d'un certain dépôt de bijoux qui, si j'en crois la lumière que j'ai vue tout à l'heure à travers cette fenêtre, doivent être dans cette chambre... Je voudrais bien savoir quelle est la dame à qui ils appartiennent, je me ferais présenter chez elle ; ce doit être une charmante connaissance à faire ; malheureusement, elle n'a pas dit son adresse, et je n'ai pas vu son visage. Enfin il faut bien se contenter de ce que la Providence nous envoie. (Heurtant la mandoline de Fabrice, qui a été oubliée au pied d'un arbre.) Au reste, ces bijoux tomberont à merveille pour m'ouvrir la porte de certain boudoir... Piquillo, mon ami, c'est une grande faute d'être amoureux quand on veut faire fortune... Enfin il faut bien que les mains fassent quelque

chose pour le cœur... (Il s'assied.) Une mandoline... et fort belle, ma foi, mais une mandoline trouvée, fi !... c'est humiliant. Examinons d'abord les localités... Personne par ici, silence parfait par là... Voyons... dans tous les pays du monde, il y a trois moyens de pénétrer dans les maisons : la porte, chemin du mari ; la fenêtre, chemin de l'amant ; la cheminée, chemin du ramoneur... La porte est close, la fenêtre grillée ; reste la cheminée... Allons donc ! et mon pourpoint !... un pourpoint du meilleur tailleur de Madrid, qui, par sa couleur et par sa coupe, a fait l'admiration de tout ce que le Prado a d'élégants et de coquettes !... Cela est bon pour les moyens extrêmes et lorsqu'il n'en reste pas d'autres... Voyons... (Il frappe le mur avec son poing.) Vrai-Dieu ! on bâtit merveilleusement à Séville, et je suis tenté de croire que les voleurs font une remise aux maçons... Si celui qui a bâti cette maison-là pouvait être nommé architecte des prisons du royaume, ce serait un brevet bien placé, et qui me donnerait une grande tranquillité sur mon avenir... Allons, à l'œuvre !

Amis, de l'architecture
 Venez prendre une leçon
 De ma façon.
 La fenêtre où je m'applique
 N'est moresque ni gothique,
 Et cependant je me pique
 Que c'est un travail fort beau ;
 Et, quand l'art où je suis maître
 Plus tard fleurira peut-être,
 On l'appellera fenêtre,
 Fenêtre à la Piquillo.
 « Ah ! quel homme habile !
 Quelle main subtile
 Fit un coup si beau ?
 C'est un grand maître ;
 Ce ne peut être

Que Piquillo !

Bravo,

Piquillo !

(On entend la marche d'une ronde de nuit.)

Scène V

Piquillo, l'alcade, alguazils.

LES ALGUAZILS

Amis, marchons ensemble ;

Il faut veiller sans bruit

Au soin qui nous rassemble

Dans l'ombre de la nuit.

PIQUILLO

Alerte ! prenons garde.

Du bruit !

Chut ! on vient ; c'est la garde

De nuit.

Vite, changeons de face

Gâiment,

Et que le voleur fasse

L'amant.

(Il prend la mandoline et prélude. L'alcade, qui s'est approché avec défiance, écoute.)

PIQUILLO

Allons, mon Andalouse,

Puisque la nuit jalouse

Étend son ombre aux cieux,

Fais, à travers son voile,

Briller sur moi l'étoile,

L'étoile de tes yeux.

Allons, ma souveraine,

Puisque la nuit sereine

Nous prête son secours,

Permetts que je déploie

Notre échelle de soie,
Échelle des amours.

Allons, mon amoureuse,
Puisque la nuit heureuse,
Qui sert mes vœux hardis,
Du balcon m'a fait maître,
Ouvre-moi ta fenêtre,
Porte du paradis.

(L'alcade, prenant Piquillo pour un amant, se retire avec les alguazils, en lui faisant signe de ne pas se déranger.)

PIQUILLO

Il s'éloigne en sourdine
D'ici ;
Ma bonne mandoline,
Merci !
L'aimable camarade !
Vrai-Dieu !
Adieu, seigneur alcade !
Adieu !

Allons, remettons-nous au travail maintenant,

Et que chacun dise en le voyant :

« Ah ! quel homme habile !

Quelle main subtile

Fit un coup si beau ?

C'est un grand maître ;

Ce ne peut être

Que Piquillo !

Bravo,

Piquillo !

(Il entre.)

Scène VI

L'alcade, Mendoce, les alguazils, au fond ;
Piquillo dans la maison.

L'ALCADE

Ceci m'est fort suspect, seigneur cavalier !

MENDOCE

C'est cependant la vérité, seigneur alcade.

L'ALCADE

Un homme à cette heure de nuit dans un bois !

MENDOCE

Rien de plus naturel, ce me semble, quand il faut traverser ce
bois pour regagner sa maison.

L'ALCADE

Comment ! cette maison ?...

MENDOCE

Est la mienne.

L'ALCADE, à part

Plus de doute, c'est le mari.

MENDOCE, voulant entrer

Ainsi vous permettez ?...

L'ALCADE

Cependant, seigneur, vous ne paraissez pas être attendu céans.

MENDOCE

Soit ! mais ma femme est dans la maison, et vous verrez bien
vous-même si elle me connaît.

L'ALCADE

Un instant ! (Aux alguazils.) Diable ! diable ! c'est bien le mari,
qu'on croyait sans doute à la ville ; il revient, il a des soupçons.

MENDOCE

Seigneur...

L'ALCADE

Nous nous consultons ! (Aux alguazils.) Le devoir de la justice
est moins encore de punir le scandale que de le prévenir ; sau-
vons l'honneur d'une femme, et peut-être la vie d'un homme...

car il paraît que le chanteur est entré... Diable !

MENDOCE

La nuit est froide, seigneur !

L'ALCADE

Il y a dans votre fait quelque chose qui n'est pas clair... (À part.) Comment donc avertir l'autre ?

MENDOCE

Alors pour qui me prenez-vous ?

L'ALCADE

Je vous prends pour un honnête homme ou pour un voleur. C'est évident. (Très-haut.) Si vous êtes l'honnête homme... (À part.) Il n'entend rien. (Haut.) Si vous êtes le maître de cette maison, où rien n'indique que vous soyez attendu, vous en avez la clef, alors ?

MENDOCE

La voilà.

L'ALCADE

Ceci est, en effet, une clef.

MENDOCE

Ainsi vous n'avez plus de doute ?

L'ALCADE

Un instant ! tout le monde peut avoir une clef...

MENDOCE

Ah ! pardieu ! j'ai de la patience ; mais elle m'échappe !... (Il tire son épée.) Entrerai-je à présent ?

L'ALCADE

Rébellion ! Sainte-Hermandad ! rébellion !

FINALE

L'ALCADE et LES ALGUAZILS

À la police,

À la justice,

Respect !

Ah ! cet esclandre

Doit nous le rendre

PIQUILLO

Suspect !
 Faites silence !
 Cette résistance
 Vous nuit.
 Bien loin, mon maître,
 Ceci peut-être
 Conduit.
 On emprisonne
 Ceux qu'on soupçonne
 La nuit !

MENDOCE

J'étouffe de colère
 Sur mon honneur !
 Place, marauds ! ou je vais faire
 Quelque malheur.
 LES ALGUAZILS, effrayés
 Faisons silence,
 Cette résistance
 Nous nuit ;
 Trop loin, mon maître,
 Ceci peut-être
 Conduit !
 Cette aventure
 A triste augure
 Pour nous ;
 Nos cœurs s'émeuvent,
 Quand sur nous pleuvent
 Les coups !

(Mendoce s'ouvre un passage, et rentre chez lui en fermant la porte avec colère. En ce moment, Piquillo paraît sur le balcon.)

PIQUILLO

Stt ! stt !

L'ALCADE

Eh ! mais c'est l'homme à la sérénade

PIQUILLO

Seigneur alcade,
 À descendre aidez-moi.
 L'ALCADE, aux alguazils
 Voyons, le plus grand... toi !
 Fais-lui la courte échelle ;
 Et de sa belle
 Sauvons l'honneur.

(Piquillo descend sur le dos de l'alguazil.)

L'ALCADE, sur le devant

Fermons les yeux ; l'amant s'enfuit comme un voleur.
 Pauvre garçon ! sur mon âme,
 Pour lui la dame

Doit avoir eu grand'peur !

(Piquillo s'enfuit après avoir remercié par un signe.)

MENDOCE, entrant brusquement

Seigneur alcade, arrêtez !

Faites courir de tous côtés :

On a volé chez moi, la muraille est percée,
 Une armoire est forcée.

Oui, sur ma foi !

L'on a volé chez moi.

L'ALCADE

Grand Dieu ! quel soupçon !

Un vol dans la maison !

D'honneur, le trait est rare !

Quoi ! l'homme à la guitare

N'était qu'un fripon !

Ah ! quelle trahison !

(Ici, l'on aperçoit l'ouverture, la maison étant éclairée à l'intérieur.)

L'ALCADE, continuant

Dans cette ouverture

D'étrange figure,

Et qui, je vous jure,

En architecture

Est un beau morceau,
 Je crois reconnaître
 La main d'un grand maître,
 Et ce ne peut être
 Que Piquillo !

TOUS

Oui, c'est Piquillo.

ENSEMBLE

MENDOCE et L'ALCADE
 Tant d'audace m'étonne ;
 J'en reste confondu.

LÉONOR

Ah ! la force abandonne
 Mon esprit éperdu.

LES ALGUAZILS

Ah ! l'aventure est bonne !
 Il reste confondu.

CŒUR GÉNÉRAL

Poursuivons le coupable,
 Qui devant nous s'enfuit
 La nuit.

Notre bras redoutable,
 Sans relâche et sans bruit
 Le suit.

(Ils allument des flambeaux.)

Allons, courage !
 Baissons la voix ;
 Qu'on se partage
 Et qu'on cerne à la fois
 Le bois.

Poursuivons le coupable, etc.

ACTE DEUXIÈME

L'appartement de Silvia.

Scène première
Silvia, les femmes.

CHEUR

Ici, l'on passe
Des jours enchantés !
L'ennui s'efface
Aux cœurs attristés,
Comme la trace
Des flots agités.
Heure qui vole
Et qu'il faut saisir !
Passion folle
Qui n'est qu'un désir,
Et qui s'envole
Après le plaisir !

Ici, l'on passe, etc.

SILVIA

Non, non, je ne veux plus de ces pensers frivoles,
Enfants capricieux d'un sentiment moqueur ;
Non, je ne dirai plus de ces tendres paroles
Dont la source n'est pas au cœur.

(Elle renvoie ses femmes.)

Ah ! dans mon cœur quelle voix se réveille !
Quel doux accent vient frapper mon oreille !
Oui, je le sens, dans mon cœur il s'éveille
Un souvenir puissant ;
C'est une image trop chérie
Qui revient et que j'avais fui.
Hélas ! de ma coquetterie

L'amour me punit aujourd'hui !
 Mais pourquoi donc livrer à de nouveaux tourments
 Mon repos, mon indépendance ?
 L'amour se rit de ma souffrance,
 L'amour se rit de mes tourments.

Et c'est folie,
 Jeune et jolie
 Comme je suis,
 De laisser prendre
 Sans le défendre
 Mon cœur trop tendre
 À ces ennuis.

Chaque heure nouvelle,
 En touchant de l'aile
 La fleur la plus belle,
 La flétrit soudain ;
 Chaque jour qui passe
 De son pied efface
 Quelque douce trace
 Sur notre chemin.

C'est donc folie, etc.

Scène II

Silvia, une camériste.

LA CAMÉRIÈRE

Señora ! señora !

SILVIA

Eh bien ?

LA CAMÉRIÈRE

Il y a là un cavalier qui demande la faveur de vous entretenir.

SILVIA

A-t-il dit son nom ?

LA CAMÉRIÈRE

Don Diego.

SILVIA

Faites entrer vite, faites entrer à l'instant... Eh bien, voilà que mon cœur bat... Folle que je suis !

Scène III

Silvia, Mendoce.

SILVIA

Seigneur cavalier, ce m'est d'un bon augure de vous voir chez moi, lorsque j'avais dit que j'irais chez vous. Ne vous asseyez-vous point ?

MENDOCE

Mille grâces !... Je voulais vous remettre ces bijoux que vous m'aviez confiés. (Lui donnant un écrin.) Je vous les rapportais... Les voici.

SILVIA

Pardonnez-moi, seigneur Diego ; mais l'écrin n'en était pas. (Montrant les armes et la couronne imprimées sur l'écrin.) Je ne suis pas marquise. (Elle ouvre l'écrin.) Ce ne sont point là mes bijoux, monsieur ; ceci est un collier beaucoup plus magnifique et plus splendide... Votre maison possède une propriété merveilleuse, celle de changer les perles en diamants. Le moyen est nouveau, ingénieux et galant, et je vous remercie ; mais je n'accepte pas.

MENDOCE

Vous vous trompez tout à fait, señora : ce n'est point un cadeau, c'est une restitution.

SILVIA

Que voulez-vous dire ?

MENDOCE

Que les bandits dont je vous avais délivrée, profitant du moment où j'étais sorti pour vous reconduire, ont pénétré chez moi.

SILVIA

Et vous ont volé ?

MENDOCE

Hélas ! non pas moi, mais vous.

SILVIA

Je vous préviens que je ne crois pas un mot de cette aventure ; mes voleurs ont été vus à l'autre bout de la ville.

MENDOCE

Cette aventure est pourtant parfaitement vraie, je vous l'affirme.

SILVIA

C'est possible... Mais est-ce une raison pour venir parler de bijoux perdus à celle qui allait perdre la vie, et à qui vous l'avez sauvée ? Au lieu de cela, parlons de vous, de vous, mon libérateur... Savez-vous qu'en réfléchissant à ce qui s'est passé hier au soir, je ne saurais trop remercier la Providence ?

MENDOCE

La Providence, madame !

SILVIA

Sans doute... Ne fallait-il point que la Providence s'en mêlât pour que je rencontrais à point nommé un seigneur jeune, brave, vivant en anachorète au milieu d'un bois, dans une maison isolée ? Les ermites portant épée sont rares à Séville, et je suis sûre que, si vous vouliez, vous auriez des choses beaucoup plus intéressantes à me raconter que cette histoire de diamants, qui n'avait pas le sens commun, convenez-en ! Par exemple, ne pourriez-vous me dire quelle aventure vous a forcé d'oublier à Séville le nom que vous portiez à Burgos ?

MENDOCE

Comment vous sauriez ?...

SILVIA

Le seigneur Mendoce se souvient-il d'avoir fait, il y a six mois, la route de Burgos à Barcelone ?

MENDOCE

Sans doute.

SILVIA

Et se rappelle-t-il encore que, quelques lieues en deçà de

Saragosse, sa voiture se brisa ?

MENDOCE

Oh ! oui, oui... Et ma tête porta contre un rocher, et je m'évanouis...

SILVIA

Et, lorsque vous revîntes à vous, vous étiez sur un lit, étendu, blessé...

MENDOCE

Mes yeux s'ouvrirent, et, à travers le voile qui couvrait encore mes paupières, je vis une femme qui, penchée sur moi, semblait attendre avec anxiété mon retour à la vie ; je crus alors que c'était un ange qui venait me chercher pour me conduire à Dieu... J'étendis les bras, je voulus me soulever ; la force me manqua, je m'évanouis une seconde fois, et, lorsque je repris mes sens... elle n'était plus près de moi... Je demandai ce qui m'était arrivé et comment je me trouvais là... et l'on ne put rien me dire, si ce n'est...

SILVIA

Que cette femme vous avait rencontré mourant sur la route, vous avait recueilli dans sa voiture, et conduit, évanoui toujours, jusqu'à Tudela ; que, là, pendant deux jours et deux nuits, elle avait attendu votre retour à la vie ; puis que, vous sachant enfin hors de danger, elle était partie sans dire son nom...

MENDOCE

C'était donc vous... vous, madame ?... Oh ! oui, oui, oui, mon cœur vous avait reconnue avant mes yeux : ce n'était pas hier la première fois que vous m'apparaissiez, et que cette voix si douce me faisait frissonner jusqu'au fond du cœur !

SILVIA

Pardon, seigneur Mendoce, mais, parmi tous les souvenirs qui vous reviennent, il y en a un que vous paraissez oublier, et qu'il est de mon devoir de vous rappeler, je pense.

MENDOCE

Et lequel ?

SILVIA

Celui de votre femme.

MENDOCE

Léonor ?

SILVIA

Oui ; elle est cependant assez belle pour ne pas mériter cette injure.

MENDOCE

Oh ! si vous saviez...

SILVIA

Quoi ?

MENDOCE

Si je pouvais vous dire...

SILVIA

Parlez.

MENDOCE

Mais, non, non ; impossible !

SILVIA

Je n'insiste pas, seigneur Mendoce... Vos secrets sont à vous.

MENDOCE

Non ; mes secrets sont à l'exil. Mais vous, madame, vous n'êtes pas proscrire, forcée de vous cacher, de changer de nom ; vous n'avez aucun motif de ne pas me dire qui vous êtes...

SILVIA

Aucun ; car ma vie est beaucoup moins mystérieuse que la vôtre. Veuve à vingt-deux ans...

MENDOCE, à part

Veuve !

SILVIA

Maîtresse de ma fortune...

MENDOCE

Oh ! que m'importe cela ?

SILVIA

Douée, à ce que l'on dit, de quelques agréments...

MENDOCE

Charmante !

SILVIA

Romanesque à l'excès, folle des modes nouvelles, coquette, vaine, insoucieuse... n'ayant jamais aimé, ne voulant aimer jamais... vous ayant retrouvé par hasard, et ne voulant pas vous revoir pour raison...

MENDOCE

Oh ! madame...

LA CAMÉRIÈRE

Señora...

SILVIA

Eh bien, qu'y a-t-il ?

LA CAMÉRIÈRE

Un grand seigneur qui arrive en litière.

SILVIA

Je n'y suis pas.

MENDOCE

Oh ! vous consentez pour moi ?...

SILVIA

Point du tout, monsieur : je n'y suis pas plus pour vous que pour les autres ; je n'y suis pour personne ; je déteste le monde et je m'enferme chez moi pour faire de la misanthropie à mon aise.

(Elle sort et ferme la porte.)

Scène IV

Mendoce, seul.

Elle m'aime !... et ce dépit n'est rien autre chose que de la jalousie... Oh ! si j'avais pu tout lui dire... Mais non, cela était impossible... Un mot imprudent suffirait pour nous faire découvrir... Oh ! le temps n'est pas éloigné, je l'espère, où je pourrai... Mais, si je lui écrivais ?... Oui, c'est le seul moyen... Eh quoi ! on entre malgré l'ordre donné... Quelle insolence !

Scène V

Mendoce, Piquillo, en grand seigneur, dans une chaise à porteurs ; la camériste, valets, porteurs.

CHEUR

Honneur

Au noble seigneur
Qui de ses richesses
Fait si bien largesses !

Honneur

Au noble seigneur,
Honneur, honneur, honneur !

PIQUILLO

Silence, marauds, silence !

C'est trop vous étonner de la magnificence
D'un homme de ma qualité !
Ma bourse est pleine, en vérité,
Mais aussi ma canne est bonne,
Et je frappe comme je donne :
Avec libéralité !

CHEUR

Honneur, etc.

LA CAMÉRIÈRE

Mais, monseigneur, je vous ai dit que ma maîtresse ne voulait recevoir personne.

PIQUILLO

Eh bien, tu t'es trompée, ma charmante, puisqu'elle a reçu monsieur... Dites-lui que c'est le seigneur don Alphonse Oliferno y Fuentes y Badajos y Rioles... Allez... (Tout le monde sort. S'approchant de Mendoce.) Oh ! oh ! seigneur cavalier, il paraît que nous admirons tous deux le même objet, et que nous pourrions bien avoir quelque démêlé sur la question de préséance.

MENDOCE

Vous vous trompez, monsieur : je connais à peine la señora Silvia, et vos droits sont probablement moins nouveaux et mieux

assurés que les miens...

PIQUILLO

Ne parlons pas de mes droits ; les vôtres, en ce moment, sont de toute évidence ; vous êtes ici le premier.

MENDOCE

Mais je quitte la place, je me retire, monsieur !

PIQUILLO

Je ne demandais que mon tour, et vous me cédez le vôtre. C'est d'un admirateur bien froid, ou d'un visiteur bien timide ; dois-je en remercier votre indifférence ou votre courtoisie ?...

MENDOCE

Seigneur cavalier, je ne sais pas de quelle province vous êtes ; mais il perce dans vos manières une certaine légèreté qui m'étonne beaucoup ici... Nous autres Castillans, nous avons l'habitude de ne pas laisser passer une parole hasardée sur une personne que nous estimons assez pour qu'on nous rencontre chez elle !

PIQUILLO, s'ajustant devant une glace

Ah ! vous êtes de Madrid ?... J'en arrive... Il venait de s'y passer de très-grands événements, à l'époque de mon départ...

MENDOCE

De très-grands événements ? (À part.) Mon affaire, sans doute, avec don Fabrice.

PIQUILLO

D'abord, on commençait à porter le haut-de-chausses lâche et flottant comme le mien, au lieu de le boutonner au genou, comme l'est encore le vôtre ; ensuite, la comtesse de Villafior avait pris pour amant le toreador Nuñez, ce qui faisait grandement crier les actrices du Théâtre-Royal... Enfin, la belle des belles, le diamant de l'Espagne, l'étoile de Vénus, la déesse de céans, la belle Silvia s'était échappée de Madrid sans dire à personne où elle allait... Si bien que, le lendemain de ce départ, nous avons trouvé clos son salon, qui était ouvert à la plus élégante compagnie de Madrid ; ce qui a manqué de faire grande émeute dans la ville.

MENDOCE

Il suffit, monsieur !... Seriez-vous assez bon pour me rendre

un service ?

PIQUILLO

Avec plaisir, mon jeune seigneur...

MENDOCE

C'est de remettre de ma part à la señora Silvia ce collier, que je comptais lui donner moi-même... et de lui dire qu'elle ne me reverra de sa vie...

PIQUILLO

Comment !... vous me confiez ce collier, à moi ?... Vraiment ?...

MENDOCE

N'êtes-vous pas gentilhomme ? n'êtes-vous pas des amis de la señora ?...

PIQUILLO

Sans doute... Mais c'est qu'il est magnifique !... des diamants de la plus belle eau ; il vaut dix mille piastres comme un maravédis... Où diable avez-vous volé cela ?

MENDOCE

Monsieur !...

PIQUILLO

Pardon ! pardon ! c'est un mot sans conséquence, qui m'échappe quelquefois, une manière de parler qui m'est familière. Et vous me laissez ce collier ?

MENDOCE

À moins que vous ne refusiez de vous charger de ma commission.

PIQUILLO

Point du tout ; je l'accepte, au contraire, avec grand plaisir. Mais de quelle part le lui remettrai-je ?

MENDOCE

De la part de don Diègue.

PIQUILLO, bas

Tiens ! c'est notre homme ! (Haut.) Et vous ne reverrez jamais la señora ?

MENDOCE

Je quitte Séville aujourd'hui.

PIQUILLO, bas

Diable ! voilà qui est bon à savoir. (Haut.) Vous quittez Séville aujourd'hui ?

MENDOCE

Je l'ai juré...

PIQUILLO

Serment d'amant !

MENDOCE

Serment de gentilhomme !

(Il sort.)

Scène VI

Piquillo, seul.

Diable, diable ! il n'y a pas une minute à perdre alors... et il faut écrire ce détail à don Fabrice... Une plume, de l'encre... Bon ! voilà... (Écrivant.) « Monseigneur, le seigneur don Diègue quitte Séville aujourd'hui... L'enlèvement qui devait avoir lieu cette nuit sera donc avancé, si tel est votre bon plaisir. Envoyez nos hommes sur la route de Burgos ; dans une heure, je les rejoins... » (Il sonne ; un valet entre.) Portez cette lettre à don Fabrice d'Olivarès, mon ami, arrivé depuis trois jours de Madrid, et logeant rue de l'Alcazar, hôtel du *Soleil*... Allez, voilà pour vous. (Il met le collier dans sa poche.) Allons, Piquillo, mon ami, si la chance continue, tu pourras te retirer des affaires avec une fortune de prince, et, en attendant, essayer de tous les plaisirs d'un grand seigneur, comme tu l'as fait, Dieu merci, jusqu'à présent...

AIR

Moi, pauvre enfant de rien, moi, pauvre Piquillo,
 J'ai, grâce à mon adresse,
 J'ai bien plus de richesse
 Qu'un noble cavalier, qu'un vaillant hidalgo,
 Fiancé d'une altesse.

Car, lorsque j'aperçois, riche d'un beau bijou,
 Quelque fils de famille,
 Collier ou chaîne d'or, je suis sûr qu'à mon cou
 Le soir le bijou brille.
 Moi, pauvre enfant, etc.

Et lorsque je désire un plus riche trésor,
 Beauté demi-farouche,
 J'ai, pour prix de ma chaîne ou de mon collier d'or,
 Un baiser de sa bouche.

Voilà, voilà comment, moi, pauvre Piquillo,
 J'ai, grâce à mon adresse,
 J'ai bien plus de richesse
 Qu'un noble cavalier, qu'un vaillant hidalgo,
 Fiancé d'une altesse.

Eh ! oui, messieurs, enfant de rien, enfant perdu, enfant de grand seigneur peut-être... enfant de prince, enfant de roi, qui sait ? mais, à coup sûr, enfant de gentilhomme... cela se voit tout de suite aux mains... mains qui savent prendre et qui savent donner... Sont-ce là des mains de roture, qui ne savent que mendier et retenir ?... (Se mirant à la toilette de Silvia.) Messieurs, messieurs, ai-je volé mon titre et mes bijoux de famille, et mes habits de grandesse et ma bonne mine de seigneur ? ne suis-je pas le noble hidalgo y Fuentes y Badajos y Rioles !... Hein ! je crois qu'il y a ici un certain Piquillo qui fait le plaisant et qui me raille : ce Piquillo, c'est un faquin, c'est mon valet, mon intendant, mon majordome, homme intègre d'ailleurs, qui prend soin de mon revenu et de mon patrimoine, que Dieu a dispersés dans les mains de la société. Il est utile, ce Piquillo ; c'est lui qui remplit la bourse et moi qui la vide... Cependant je le chasserai s'il se donne des airs d'insolence. Mais cette beauté se fait bien attendre, et me prend pour quelque autre. Holà, valets !... venez à moi, et me procurez au plus vite un supplément de coussins pour établir ma

jambe droite et n'en pas froisser les dentelles.

(On apporte un coussin.)

Scène VII

Piquillo, assis ; Silvia, entrant, fait signe
aux valets de sortir ; Piquillo se lève.

SILVIA

Ne vous dérangez pas, monseigneur ; je suis contente que vous preniez chez moi les aises qui conviennent à un homme de votre rang.

PIQUILLO

Ah ! fussé-je sur un trône, madame, ma place est à vos pieds, du moment que je vous vois paraître.

SILVIA

Je n'oserais y tenir longtemps une personne de si grande condition... Et cependant je ne sais encore de quel titre vous saluer ; vos traits me sont inconnus et vous n'êtes assurément pas de Madrid.

PIQUILLO

Je suis don Alphonse Oliferno y Fuentes y Badajos y Rioles, troisième fils du vice-roi du Mexique, et je viens simplement prendre l'air de la cour d'Espagne et lui donner un peu du ton de la nôtre, si vos seigneurs sont gens de goût... Avez-vous vu mes équipages ?

SILVIA

Ils faisaient si grand bruit, que j'ai bien été forcée de regarder par la fenêtre.

PIQUILLO

C'était par mon ordre et pour vous faire honneur...

SILVIA, à part

Allons, c'est un original... (Haut.) Sont-ce là, seigneur don Alphonse, les dernières modes que l'on portait à Mexico ?

PIQUILLO

Et les premières, je l'espère, que l'on portera à Madrid... Nous ne suivons pas vos modes, nous les devançons. Mais parlons de

vous, mon bel astre d'Europe, ma belle étoile d'Orient ! Savez-vous que vous me faites marcher au rebours de mes aïeux ? Ils sont allés chercher un trésor d'Espagne en Amérique ; moi, j'en viens découvrir un d'Amérique en Espagne...

SILVIA

Oh ! que voilà une déclaration d'un goût supérieur et bien approprié au sujet ! Cela me donne une grande idée de l'esprit qu'on a dans le nouveau monde.

PIQUILLO, lui montrant le pommeau de son épée

Que pensez-vous de ce brillant ?...

SILVIA

Qu'il est de grand prix, s'il est de bon aloi.

PIQUILLO

Fi ! mon père en met de pareils aux gourmettes de ses chevaux, et je ne le porte que pour ne pas humilier les gentilshommes de ce pays... Et, maintenant que vous connaissez votre adorateur, permettez-lui de se déclarer l'humble soupirant de vos charmes, et de changer tous ses nœuds de ruban pour les porter de la couleur des vôtres.

SILVIA, à part

J'étais dans l'erreur, c'est un fat... (Haut.) Mais il n'y a qu'un inconvénient à cela, c'est que j'en porte tous les jours de différente couleur.

PIQUILLO

Je prendrai tous les soirs votre fantaisie du lendemain...

SILVIA

Prenez garde ! je change aussi de soupirants tous les matins.

PIQUILLO

Que ce soit donc mon tour, si j'ai eu le bonheur d'arriver le premier.

SILVIA

Hélas ! non, seigneur Oliferno, il y avait quelqu'un inscrit avant vous.

PIQUILLO

Pour longtemps ?

SILVIA

Pour toujours.

PIQUILLO

Un caprice !

SILVIA

Un amour.

PIQUILLO

Oh ! du sentiment !

SILVIA

Mieux encore, de la passion.

PIQUILLO

Ainsi rien à espérer ?...

SILVIA

Pas la moindre chose.

PIQUILLO

Oh ! tout au moins, je vous requiers, au nom des Muses et des sirènes, de me faire entendre quelques sons de cette voix délicieuse dont l'Espagne dit des merveilles, et que mon pays envie à l'Espagne.

SILVIA

Veillez m'excuser, je ne suis pas en voix.

PIQUILLO

N'est-ce que cela ? Nous avons remède à la chose.

SILVIA

Êtes-vous médecin ?

PIQUILLO

Je suis enchanteur.

SILVIA

Et vous avez des recettes ?

PIQUILLO

J'ai des talismans.

SILVIA

Je serais curieuse d'en faire l'essai.

PIQUILLO

Rien de plus facile... Détournez la tête et tendez le bras... Là...

(Il lui met un bracelet.) Vous n'aurez pas plus tôt regardé ce bracelet, que la voix vous reviendra...

SILVIA

Ce bracelet... (Elle regarde.) Que vois-je ?

PIQUILLO

Eh bien, n'éprouvez-vous pas du mieux ?

SILVIA

Oui, oui, déjà... (À part.) Mais, sans aucun doute, c'est le mien... Comment les bijoux que l'on m'a volés hier se trouvent-ils entre les mains de ce seigneur ?

PIQUILLO

Essayons-nous de filer un son ?

SILVIA, à part

Voyons jusqu'où cela ira... (Elle chante.) Ah ! ah ! ah ! ah !
(Elle tousse.) Il y a quelque chose.

PIQUILLO

Diable !...

SILVIA

Pour que la cure soit complète, je crois qu'il faudrait...

PIQUILLO

Que faudrait-il, mon enchanteresse ?

SILVIA

Il faudrait la paire... L'avez-vous ?

PIQUILLO

Sans doute...

SILVIA

Voilà de merveilleux bijoux !... Viennent-ils du Mexique ?

PIQUILLO

Je les y ai fait fabriquer à votre intention.

SILVIA

Vous-même ?

PIQUILLO

Moi-même.

SILVIA, à part

Je m'étais trompée, ce n'était ni un original ni un fat : c'est un

fripon.

PIQUILLO

Eh bien, cette voix ?...

SILVIA, tendant l'autre bras

Je vous ai dit ce qu'il manquait pour qu'elle revînt...

PIQUILLO

Oh ! ne soyons pas trop prodigue ; quand vous aurez chanté.

SILVIA

Allons, soit pour la ballade... (Appelant.) Paquita !

PIQUILLO

Que voulez-vous, madame ?

SILVIA

Ma guitare. (À Paquita.) Prévenez l'alcade, et qu'il vienne à l'instant même.

PIQUILLO

Ici ?...

SILVIA

Ici... Allez...

PIQUILLO

Permettez-vous que je vous accompagne ?

SILVIA

Volontiers. La ballade que je vais vous chanter est intitulée *la Femme du bandit*.

PIQUILLO

Ah ! je la connais !

SILVIA

Au pays d'Espagne

Une voix gémit ;

C'est, dans la montagne,

La triste compagne

D'un pauvre bandit :

« Ah ! pour ce qu'on aime

Toujours s'affliger,

Et sur son cœur même

Craindre le danger !

Reviens, Pablo,
 Reviens, Pablo ! »
 Une voix répond... N'est-ce que l'écho ?

« Folle,
 Que désole
 Un danger lointain,
 Ta crainte frivole
 Passera demain.
 Sois fidèle et forte ;
 Ce soir, je t'apporte
 Ta part du butin ;
 Tu pourras te faire,
 Avec ce trésor,
 Des colliers de verre,
 Des aiguilles d'or. »

Au pied des montagnes
 Une femme en pleurs,
 Le soir, aux campagnes,
 Loin de ses compagnes,
 Redit ses douleurs.
 Elle écoute, appelle ;
 Mais rien ne redit
 À son cœur fidèle
 Le chant du bandit ;
 Rien ne redit
 Ce chant lointain,
 Ce chant du matin.

ENSEMBLE

« Folle
 Que désole
 Un danger lointain,
 Ta crainte frivole
 Passera demain ;

Ce soir, je t'apporte
 Ta part du butin ;
 Tu pourras te faire,
 Avec ce trésor,
 Des colliers de verre,
 Des aiguilles d'or. »

(L'alcade entre avec les alguazils et les gens de Silvia.)

Scène VIII

Silvia, Piquillo, l'alcade, alguazils, gens de Silvia.

PIQUILLO

Bravo ! bravo ! délicieusement chanté... Eh bien, est-ce que vous ne finissez pas la ballade ?

SILVIA

À quoi bon ?... Vous savez ce qui est arrivé au bandit ?

PIQUILLO

Il est mort ?

SILVIA

Non, il est pris !... (À l'alcade.) Soyez le bienvenu, monsieur l'alcade.

PIQUILLO

Ah ! pauvre moi !...

L'ALCADE

Vous m'avez fait demander, madame ?

SILVIA

Oui, monsieur l'alcade ; je désirerais vous présenter le seigneur don Alphonse Oliferno y Fuentes y Badajos y...

PIQUILLO

Y Rioles.

L'ALCADE, s'inclinant

Monsieur.

SILVIA

Deuxième ou troisième fils...

PIQUILLO

Précisément.

SILVIA

Du vice-roi du Mexique.

L'ALCADE

Monseigneur !

SILVIA

À qui son auguste père a fait don, pour ses menus plaisirs, des mines de diamants du Guadalaxara.

L'ALCADE

Votre Altesse !... Saluez, messieurs, saluez...

SILVIA

Et qui, pour ma bonne fortune, a découvert le coquin qui avait volé les bijoux que j'avais déposés, hier au soir, chez don Diègue.

L'ALCADE

Voyez-vous !...

PIQUILLO

Hein ! comme cela se rencontre !

SILVIA

De sorte que le seigneur Oliferno lui a repris les bijoux.

L'ALCADE

A-t-il fait résistance ?

PIQUILLO

Hum ! il en avait bonne envie.

SILVIA

Mais il a compris qu'il avait affaire à plus fort et plus habile que lui... N'est-ce pas ?

PIQUILLO

Sans doute.

SILVIA

De sorte qu'il vous a remis...

PIQUILLO

Ce bracelet.

SILVIA

Il devait avoir aussi sur lui un collier ?

PIQUILLO

Un collier ?... Non, je ne crois pas...

SILVIA

Oh ! rappelez-vous bien...

PIQUILLO

Oui... oui, en effet, j'oubliais... Voilà, madame, voilà.

(Il lui donne le collier de don Diègue.)

SILVIA

Pardon, pardon... ce n'est pas celui-ci... Celui-ci... ..mais celui-ci, si je ne me trompe, appartient à don Diègue.

PIQUILLO

C'est possible.

L'ALCADE

Mais ce coquin-là avait donc la passion des bijoux ?

PIQUILLO

Il a le faible de les aimer beaucoup, monsieur l'alcade... Il les adore...

SILVIA

Mais enfin, quand il se trouve entre sa sûreté et son amour pour eux...

PIQUILLO

Vous voyez qu'il s'en sépare.

SILVIA

Difficilement ! car il paraît que mon collier... Vous avez eu grande peine à le tirer de ses mains ?

PIQUILLO

Madame, il m'a avoué une chose qui m'a touché profondément : c'est que, amoureux d'une belle dame, chez laquelle il ne pouvait se présenter avec le costume simple qu'il porte d'habitude, il avait, il faut le dire, troqué le malheureux collier contre un accoutrement de meilleur goût et de la dernière mode, dans le genre de celui-ci... Alors j'ai pensé... j'ai cru... j'ai espéré... que vous seriez assez bonne pour ne pas exiger...

SILVIA

Oh ! certes !

L'ALCADE

Et quel est le nom de ce drôle ?

PIQUILLO

Il a préféré ne pas me le dire.

SILVIA

Oh ! mais vous l'avez deviné... Ne serait-ce pas un certain Piquillo ?

PIQUILLO

Oui, oui, je crois... En effet, c'était Piquillo.

L'ALCADE

Je ne m'étais donc pas trompé ?

PIQUILLO

Vous le connaissez, monsieur l'alcade ?

L'ALCADE

De réputation, le drôle !... J'ai dans ma poche certains papiers qui le concernent.

PIQUILLO

Son signalement, peut-être ?

L'ALCADE

Hélas ! non...

PIQUILLO, à part

Ouf !... je respire...

L'ALCADE

Mais, puisque vous avez eu affaire à lui, soyez assez bon pour me donner vous-même son signalement.

PIQUILLO

C'est difficile !... je ne l'ai vu que de nuit... de sorte que je ne me rappelle plus bien.

SILVIA

Je vous aiderai, seigneur don Oliferno.

PIQUILLO

Merci, c'est inutile... La mémoire me revient.

MORCEAU D'ENSEMBLE

Puisque vous voulez bien éclairer la justice,

Je vous écoute. Commençons.

PIQUILLO, à part

Comment détourner les soupçons ?

(Haut.)

Permettez que je réfléchisse.

L'ALCADE

D'abord

Quel est son port,

Son air ?...

PIQUILLO

Son air ?...

L'ALCADE

Oui, son abord,

Son apparence.

PIQUILLO

Fort bien, fort bien ; il a, d'honneur,

L'air distingué...

SILVIA

L'air d'un seigneur ;

On dit qu'il prend le ton d'un homme d'importance.

PIQUILLO, à part

On veut m'embarrasser, je pense.

SILVIA

On dit qu'il prend le ton d'un grand seigneur.

L'ALCADE

Permettez que je m'informe

De sa taille.

SILVIA

L'on m'a dit qu'il était

Mince et fluet.

PIQUILLO

Quelle erreur !... C'est un homme énorme,

Et, quand on le pendra,

La corde cassera.

PIQUILLO

L'ALCADE

Écrivons... Un homme énorme ;
 Je vous crois : un tel bandit
 Ne pouvait être petit.
 Sans doute même, il est difforme ?

PIQUILLO

Oh ! non pas ; c'est un homme énorme
 Mais d'un port très-majestueux.

L'ALCADE

Très-majestueux.

PIQUILLO, à part

Ah ! si fort que je dissimule,
 Vraiment je me ferais scrupule
 De trop enlaidir le tableau.
 Ne jetons pas de ridicule
 Sur le beau nom de Piquillo.

L'ALCADE

Sa figure ?

SILVIA

On la dit ordinaire,
 Très-ordinaire.

PIQUILLO

Non, elle fort bien, au contraire.

L'ALCADE

Son front ?

PIQUILLO

Très-grand.

L'ALCADE

Ses yeux ?

PIQUILLO

Très-bleus.

Nez retroussé, bouche agréable.

L'ALCADE

Et ses cheveux ?

PIQUILLO

Ah ! ses cheveux...

SILVIA

On les dit noirs.

PIQUILLO

Noirs ? Oh ! non !

(À part.)

Diable !

Les miens le sont...

(Haut.)

Ses cheveux... roux !

SILVIA

Que dites-vous ?

Le portrait n'est pas aimable ;

Ce Piquillo doit être affreux.

PIQUILLO

Mettez plutôt : d'un blond douteux.

L'ALCADE

Il suffit !... D'un blond douteux.

PIQUILLO

Attendez ; il faut qu'on sache

La couleur de sa moustache :

Elle est noire comme l'enfer.

L'ALCADE

Comme l'enfer !

SILVIA

Le signalement n'est pas clair :

Cheveux roux, moustache noire,

Des yeux bleus !

S'il faut vous croire,

Ce doit être un homme affreux.

PIQUILLO

Non, madame ;

Il est fort bien, sur mon âme,

Et j'en dois croire mes yeux ;

Un abord majestueux
 Œil brillant, figure aimable,
 Cheveux d'un blond agréable,
 Nez aquilin, front très-beau,
 Avec de noires moustaches,
 Comme en portent les bravaches
 Qu'on voit le soir au Prado.

SILVIA

Mais, d'après votre tableau,
 Il est affreux, votre Piquillo.

PIQUILLO

Non, tout lui va bien, madame ;
 Sur mon âme,
 C'est un cavalier très-beau.

ENSEMBLE

L'ALCADE

Ah ! que de grâces à vous rendre !
 Vous m'avez donné le moyen
 De reconnaître et de surprendre
 Le vaurien.

LES ALGUAZILS

Monseigneur, que de grâces à vous rendre !
 Nous avons enfin le moyen
 De reconnaître ce vaurien.
 Quel honnête homme et quel excellent citoyen !

PIQUILLO

Ce n'est rien, non, ce n'est rien.
 Guider la justice,
 Éclairer la police,
 C'est un devoir pour tout bon citoyen.

SILVIA

En somme,
 Il s'en tire fort bien,

Et ce vaurien
 A plus d'esprit qu'un honnête homme.
 Vraiment, il s'en tire fort bien.
 (Ils accompagnent, en le remerciant beaucoup,
 Piquillo jusqu'à sa chaise ; puis ils sortent.)

Scène IX

Silvia, puis la camériste.

SILVIA

Enfin, ils sont partis... J'espère que je trouverai, au milieu de toutes ces aventures, une heure pour ma toilette.

LA CAMÉRIÈRE, entrant

Señora, le seigneur Fabrice...

SILVIA

Fais entrer, et laisse-nous.

(La camériste sort.)

Scène X

Silvia, Fabrice.

FABRICE

Bonjour, ma belle Circé ; où en sommes-nous de nos enchantements ?

SILVIA

Vous le voyez, je les prépare.

FABRICE

Ne sommes-nous donc pas plus avancée que les apparences ne l'indiquent ?

SILVIA

Si fait, il est venu.

FABRICE

Et il doit revenir ?

SILVIA

Pour qui ai-je fait toilette ?

FABRICE

Tenez, Silvia, j'ai une peur.

SILVIA

Laquelle ?

FABRICE

C'est que vous n'oubliez mes intérêts pour vous occuper des vôtres.

SILVIA

Ne sont-ils pas les mêmes ?

FABRICE

Mais, moi, je suis amoureux.

SILVIA

Eh bien, moi, j'aime.

FABRICE

Vous, Silvia ?... Ah ! pardieu ! voilà un habile homme et notre maître à tous, puisqu'en vingt-quatre heures, il est plus avancé que Henrique et Paez au bout de six mois.

SILVIA

C'est que je connais le seigneur Diego depuis longtemps, voilà tout.

FABRICE

Vous le connaissez, dites-vous ?

SILVIA

Oui, Fabrice ; et à vous qui paraissez sous l'influence d'un amour réel, je puis ouvrir mon cœur, fermé aux regards de ces jeunes fous... Oui, depuis longtemps, je l'ai vu et je l'aime ; et c'est cet amour qui m'a fait quitter Madrid, renoncer à la vie de plaisirs que j'y menais... À Séville, je l'ai retrouvé ; je ne le cherchais pas... mais, en le revoyant, un espoir que j'avais toujours repoussé s'est emparé de moi : celui de me faire aimer de lui... Un projet, qui avait pour apparence de vous servir, à peine conçu, a été mis à exécution... Je l'ai revu hier, je l'ai revu aujourd'hui !

FABRICE

Eh bien ?

SILVIA

Eh bien, Fabrice, je suis la plus heureuse ou la plus malheu-

reuse des femmes ; car je ne puis être à lui... Fabrice, il m'aime.

FABRICE

Il vous aime ? il vous l'a dit ?

SILVIA

Non ; mais j'en suis sûre ; à sa voix, à ses yeux, à ses paroles même...

FABRICE

Il vous a promis de revenir ?

SILVIA

Vous voyez bien que je l'attends.

FABRICE

Pauvre Silvia !

SILVIA

Quoi ?

FABRICE

Mais don Diègue quitte Séville à l'instant...

SILVIA

Don Diègue quitte Séville ! Le croyez-vous ?

FABRICE

J'en suis sûr.

SILVIA

Et vous me dites cela ainsi !

FABRICE

J'ai pris mes précautions.

SILVIA

Lesquelles ?

FABRICE

Écoutez, Silvia : je suis un homme reconnaissant, moi... même de l'intention... Vous m'avez promis d'éloigner le mari, pour me laisser la femme... Eh bien, moi, j'éloigne la femme pour vous laisser le mari.

SILVIA

Qu'est-ce que vous dites ?

FABRICE

Que six hommes à mes ordres, commandés par le drôle le plus

adroit de toutes les Espagnes, sont embusqués à cent pas d'ici...

SILVIA

Et vous croyez qu'ils oseront ?

(On entend un coup de pistolet.)

FABRICE

Tenez, les voilà qui nous donnent de leurs nouvelles.

SILVIA

Mon Dieu, Seigneur, protégez-le !

FABRICE, riant

Soyez tranquille, Silvia, j'ai recommandé pour lui la plus grande considération, les plus grands égards...

SILVIA

Oh ! vous avez fait là une chose affreuse, terrible !

FABRICE

Mais où allez-vous ?

SILVIA

Je ne sais... Je vais le défendre, me mettre entre lui et les assassins...

FABRICE

Mais vous êtes folle, Silvia ; ce ne sont point des assassins.

SILVIA

Laissez-moi !

FABRICE

Quelqu'un vient... Je ne me trompe pas, c'est don Diègue !

SILVIA

Don Diègue !

FABRICE

Allons, Silvia, à l'œuvre chacun de notre côté... Celui qui aura réussi le premier prévientra l'autre.

(Il sort.)

Scène XI

Silvia, Mendoce.

MENDOCE

Sommes-nous seuls, madame ?

SILVIA

Oui, seigneur... Qu'y a-t-il ?

MENDOCE

Il y a qu'il m'arrive des choses si étranges, qu'il faut bien que, malgré la promesse que je m'étais faite de ne jamais vous revoir, qu'il faut bien, dis-je, que je demande l'explication de tout ceci à la seule personne qui peut me la donner !... Parmi ces bandits qui viennent d'arrêter ma voiture et de m'enlever doña Léonor... car il s'agit d'un enlèvement... d'un rapt à main armée, entendez-vous, madame ?... eh bien, parmi ces bandits, j'ai reconnu un homme que j'avais vu ce matin chez vous... Où retrouverai-je cet homme ? son nom, son adresse ?

SILVIA

Je ne le connais pas ; je vous jure que c'était la première fois que je le voyais.

MENDOCE

Il vous connaît cependant bien, lui !

SILVIA

Il vous a dit ?...

MENDOCE

Tout... Mais il ne s'agit plus ici de mon fol amour... Il s'agit de Léonor, il s'agit de ma sœur !

SILVIA

De votre sœur !... Léonor était votre sœur ?... Que ne me l'avez-vous dit, mon Dieu !... que ne me l'avez-vous dit ce matin ?

MENDOCE

Et pourquoi ?

SILVIA

Parce que, ce matin, il était encore temps de la sauver.

MENDOCE

Mais vous saviez donc tout ?... Parlez alors... Au nom du ciel, parlez !...

DUO

SILVIA

Grâce, grâce, monseigneur, grâce !
Oh ! ne m'accablez pas, je suis à vos genoux.

MENDOCE

À mes genoux ! ce n'est point votre place.
Levez-vous donc, madame, levez-vous.

SILVIA

Seigneur, je vous conjure
De m'écouter, il faut que je vous dise tout,
Et que vous connaissiez mon crime jusqu'au bout.

J'avais hier, fait la folle gageure

D'obtenir votre amour

Dans l'espace d'un jour.

Ah ! maintenant, de ma coquetterie,

Seigneur, seigneur, suis-je punie assez ?

À vos genoux c'est moi qui prie,

Et c'est vous qui me repoussez.

ENSEMBLE

MENDOCE

Mais vous ne dites rien, madame,
De l'enlèvement de ma sœur ;
Si j'en crois le cri de votre âme,
Vous connaissez pourtant le ravisseur.

SILVIA

Oui, j'étais du complot, et, dans ce moment même,
Don Fabrice quitte ce lieu.

MENDOCE

Don Fabrice ?... C'est bien, adieu !
Je cours punir son insolence extrême.

Merci, madame...

SILVIA

Non, c'est moi...

Don Diègue, je vous en conjure...
Qui dois courir... Oh ! voyez mon effroi !

MENDOCE

Non, c'est à moi de venger mon injure ;
Laissez-moi donc, madame, laissez-moi.

SILVIA

Que Dieu me frappe, et que je meure
Sans pénitence et sans appui,
Si votre sœur n'est pas près de vous dans une heure.

MENDOCE

Faites mieux que cela, conduisez-moi vers lui.

SILVIA

Non, c'est impossible,
Votre cœur terrible
Est trop courroucé,
Et, jusqu'à cette heure,
Ah ! déjà je pleure
Trop de sang versé.

MENDOCE

Un pareil outrage
Veut que mon courage
En réponde encor,
Ou bien que le lâche
Qu'à mes yeux l'on cache
Rende Léonor !...

SILVIA

C'est à moi de vous la rendre !

MENDOCE

Non, je ne puis pas attendre !

SILVIA

Au nom du ciel, demeurez,
Et, si je ne la ramène,
Seigneur, ah ! par votre haine,
C'est moi que vous punirez.

(Silvia tombe à genoux devant la porte, que Mendoce n'ose franchir.)

ACTE TROISIÈME

Chez Fabrice.

Scène première

Piquillo, seul, tenant entr'ouverte la porte d'un cabinet,
et parlant à la cantonade.

Oh ! mais, parole d'honneur, votre douleur est exorbitante, et vous vous désolez à tort... Je n'ai jamais vu un enlèvement mal tourner... Oh ! alors... et si nous nous désespérons comme ça... j'y renonce... (Il ferme la porte.) C'est vrai... moi, je ne peux pas voir pleurer les femmes. (Regardant par le trou de la serrure.) Tiens, la voilà qui se calme... Ce que c'est que de croire qu'on ne vous regarde plus !... Allons, allons, don Fabrice se chargera du reste... Que diable peut-il faire, qu'il tarde si longtemps ?... Il ne sait donc pas qu'un enlèvement, c'est tout à fait contre mes habitudes ? Me voilà compromis, moi... Il faut que je parte ; je sens que je respire ici un air de police excessivement malsain, un air qui me prend à la gorge... Oui, oui, décidément, je crois qu'un petit voyage à l'étranger est nécessaire pour ma santé... mais pour revenir bientôt... car je veux consacrer à mon pays mes travaux et ma gloire ! Oui, terre chérie, c'est dans ton sein que je veux vivre et mourir !

AIR

Mon doux pays des Espagnes,
Qui voudrait fuir ton beau ciel,
Tes cités et tes montagnes,
Et ton printemps éternel,
Ton air pur qui vous enivre,
Tes jours moins beaux que tes nuits,
Tes champs, où Dieu voudrait vivre,
S'il quittait son paradis ?
Mon doux pays, etc., etc.

Autrefois ta souveraine,
 L'Arabie, en te fuyant,
 Laissa sur ton front de reine
 La couronne d'Orient
 Et l'écho redit encore
 À ton rivage enchanté
 L'antique refrain du More :
 « Gloire, amour et liberté. »

Scène II

Piquillo, Silvia, frappant à la porte.

PIQUILLO

Qui frappe ?

SILVIA

Ouvrez !

PIQUILLO

Votre nom ?

SILVIA

J'aime mieux vous dire le vôtre.

PIQUILLO

Dites !

SILVIA

Piquillo !

PIQUILLO, ouvrant la porte

Entrez... Comment ! c'est vous, señora ?

SILVIA

Don Fabrice n'est pas encore arrivé avec la voiture et les chevaux ?

PIQUILLO

Non, pas encore.

SILVIA

Bien !

PIQUILLO

La señora est donc du complot ?

PIQUILLO

SILVIA

Sans doute.

PIQUILLO

C'est autre chose.

SILVIA

Et Léonor... où est-elle ?

PIQUILLO

Dans ce cabinet.

SILVIA, ouvrant la porte du cabinet

Venez, señora.

PIQUILLO

Que va-t-elle faire ?

Scène III

Les mêmes, Léonor.

LÉONOR

Oh ! venez-vous à mon secours, madame ?

SILVIA

Oui, mon enfant.

LÉONOR

Soyez bénie !... Et mon frère, où est-il ?

SILVIA

Chez moi, où il vous attend.

PIQUILLO

Mais que dites-vous donc ?

SILVIA

Je dis que la señora Léonor n'a pas un instant à perdre, et que vous allez la conduire à la litière qui est à la porte avec deux de mes valets.

PIQUILLO

Mais, madame...

SILVIA

Dépêchez-vous... Le troisième est allé chercher l'alcade.

PIQUILLO

C'est autre chose, madame ; je suis à vos ordres.

SILVIA, à Léonor

Suivez cet homme jusqu'à ma litière, señora ; mes valets savent ce qu'ils ont à faire.

LÉONOR

Que de grâces !

SILVIA

C'est bien, c'est bien ; ne perdons pas un instant...

PIQUILLO

Mais vous ?

SILVIA

Je reste à la place de la señora.

PIQUILLO

Ici ?

SILVIA

Dans ce cabinet... Allez !...

PIQUILLO

Vous avez le secret de faire de moi tout ce que vous voulez, madame.

(Il sort avec Léonor.)

Scène IV

Silvia, seule.

Sauvée ! sauvée !... j'aurai tenu ma parole... Mendoce n'aura aucun reproche à me faire... et si jamais... pendant cette absence éternelle qui va nous séparer, mon souvenir se représente à sa pensée... oh ! ce ne sera pas, je l'espère, pour me maudire... ce sera pour me plaindre... On monte... C'est la voix de don Fabrice et de Piquillo... Allons, et que Dieu nous mène à bien !

(Elle entre dans le cabinet.)

Scène V

Fabrice, Piquillo, Silvia, puis des alguazils.

FABRICE

Mais où diable courais-tu donc ainsi, quand je t'ai rencontré ?

PIQUILLO

PIQUILLO

Je courais ?... Vous croyez que je courais ?... J'allais au-devant de vous. Voyant que vous ne veniez pas, je...

FABRICE

Et Léonor ?...

PIQUILLO

Elle est là.

FABRICE

Et comment la chose s'est-elle passée ?

PIQUILLO

Avec grande peine.

FABRICE

Le mari ?...

PIQUILLO

S'est défendu comme un lion.

FABRICE

Il ne lui est rien arrivé, je l'espère ?...

PIQUILLO

Non, non, non... On l'a contenu avec les plus grands égards.

FABRICE

Bien.

(Il va à la porte du cabinet.)

PIQUILLO

Monseigneur...

FABRICE

Quoi ?

PIQUILLO

Avec votre permission...

FABRICE

Eh bien ?

PIQUILLO

Nous avons un petit compte...

FABRICE

Reviens dans la soirée.

PIQUILLO

S'il était égal à Votre Excellence, pendant que je suis là...

FABRICE

De la défiance ?

PIQUILLO

Non pas, seigneur Fabrice, Dieu m'en garde !... mais je ne serais pas fâché de m'éloigner de Séville ; je commence à y jouir d'une réputation qui m'inquiète...

FABRICE

C'est bien ; l'argent est dans cette bourse.

PIQUILLO

Merci. La dame est dans ce cabinet.

FABRICE, mettant la main sur la clef

Et, si j'avais besoin de toi, où te retrouverais-je ?

PIQUILLO

Le renseignement est assez difficile à donner, monseigneur : je compte franchir la sierra, visiter l'Estramadure, traverser le royaume de Léon, et gagner incognito la Galice, où j'ai voté un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ; et puis, s'il faut vous le dire, je ne suis pas fâché de m'éloigner momentanément des capitales ; on trouve en province plus de simplicité dans les mœurs et dans la police...

FABRICE, entr'ouvrant la porte du cabinet

Bon voyage, seigneur Piquillo !

PIQUILLO, ouvrant la porte du fond

Joyeuse vie, seigneur Fabrice !... (À deux hommes en noir qui gardent la porte.) Pardon, messieurs.

LES ALGUAZILS, croisant la hallebarde

On ne passe pas !...

FABRICE, se retournant

On ne passe pas ! Qui parle ainsi en maître chez moi ?

LES ALGUAZILS

La loi.

PIQUILLO

Nous sommes pincés, seigneur Fabrice.

FABRICE

Tu auras fait quelque bêtise !

PIQUILLO

Pas de récriminations, ce n'est pas l'heure... Je suis votre valet, vous êtes mon maître... Tirez-moi du trou, je vous donnerai la main... Silence, voici l'alcade !...

(On entend la marche de l'alcade.)

Scène VI

Fabrice, Piquillo, l'alcade, Silvia, dans le cabinet.

L'ALCADE

Ah ! pardieu ! seigneur Fabrice, j'avais peur de ne pas vous rencontrer chez vous...

FABRICE

Ah ! pardon, monsieur l'alcade, enchanté de vous voir... mais, vous le voyez, j'allais sortir... Pedrillo, mon manteau !

L'ALCADE, s'asseyant

Je suis vraiment désolé d'arriver dans un moment comme celui-ci... Eh bien...

FABRICE

Eh bien ?

L'ALCADE

Nous sommes donc amoureux ?...

FABRICE

Après la guerre, l'amour n'est-il pas la plus noble occupation d'un Espagnol ?

L'ALCADE

Bien répondu... Mais il paraît que les parents nous refusaient la dame de nos pensées, de sorte que nous avons fait un petit enlèvement avec effraction, un petit rapt à main armée.

PIQUILLO

Diable ! diable !

FABRICE

Monsieur l'alcade !...

L'ALCADE

Il n'y a pas de mal à cela, monseigneur !... il n'y a pas de mal, et le roi Alphonse le Chaste, dans son amour pour sa brave noblesse, avait prévu le cas où un grand seigneur, comme vous, serait réduit à en venir à cette extrémité.

FABRICE

Ah ! oui, la loi, je la connais...

L'ALCADE

Vous la connaissez ? Alors il n'y aura pas de surprise. (Se retournant vers Piquillo, qui s'approche de la porte.) Empêchez cet homme de sortir... « Article 31 de l'ordonnance de 1229... » Il paraît que vous aimez beaucoup la jeune dame ?... Tant mieux !... j'encourage toujours les mariages d'inclination ; j'ai la main heureuse.

FABRICE

Mon Dieu, monsieur l'alcade, je profiterais avec reconnaissance de vos bons offices, d'autant plus que j'ai reçu ce matin du roi l'autorisation de me marier à ma guise...

(Silvia entr'ouvre la porte du cabinet et écoute.)

L'ALCADE

Dans cette circonstance, vous n'aviez pas besoin de l'agrément de Sa Majesté... (Voyant que Piquillo s'approche de la porte.) Empêchez cet homme de sortir !

FABRICE

Mais, dans le cas présent, il n'y a qu'une difficulté à ce que la loi d'Alphonse le Chaste s'accomplisse...

L'ALCADE

Et laquelle, monseigneur ?

FABRICE

C'est que la femme que j'ai enlevée est déjà mariée.

L'ALCADE

Diable !...

SILVIA, s'avançant et levant son voile

Vous vous trompez, seigneur Fabrice, elle est libre...

PIQUILLO

PIQUILLO

Pécaïre !...

(Il fait un bond vers la porte.)

L'ALCADE

Empêchez cet homme de sortir !...

QUATUOR

L'ALCADE

Puisque la chose se complique,
 En attendant que tout s'explique,
 Comme un enlèvement n'en existe pas moins,
 À faire agir la loi je dois mettre mes soins.

ENSEMBLE

L'ALCADE

Plus de doute, la chose est claire :
 Seulement, pour finir l'affaire,
 Il faut un prêtre et deux témoins.

PIQUILLO

Gagnons la porte avec mystère ;
 Sans moi, pour terminer l'affaire,
 Ils ont bien assez de témoins.

SILVIA

Pour vous, seigneur, la chose est claire,
 Et l'affront qu'on vient de me faire
 N'a déjà que trop de témoins.

FABRICE

Ce n'est pas elle, quel mystère !
 Je suis trahi, la chose est claire ;
 Mais lui me le paiera du moins.
 (Arrêtant Piquillo, qui est près de sortir.)
 J'ignore encor, seigneur alcade,
 Ce que vous pouvez contre moi ;
 Mais arrêtez ce camarade
 Qui veut se soustraire à la loi.

Il est plus coupable que moi !

L'ALCADE

Comment !... mais celui-ci, je crois le reconnaître.

Ailleurs déjà je vous ai vu, mon maître.

PIQUILLO

Diable !

L'ALCADE

Mais sous de plus beaux habits.

PIQUILLO

Aïe !... je suis pris !...

L'ALCADE

Oh ! de nouveau la chose se complique.

Il faudra bien que tout s'explique ;

Mais un enlèvement n'en existe pas moins :

À proclamer la loi je dois mettre mes soins.

(Il ouvre un livre.)

« Quiconque aura par force enlevé veuve ou fille,

Si grands que soient son rang et sa famille,

Devra, par l'hymen le plus prompt,

Réparer son affront,

À moins qu'il ne préfère

De tous ses biens lui faire

L'abandon. »

FABRICE

Ô ciel !

SILVIA

C'est tout, seigneur alcade ?

FABRICE

Madame, dites-moi quelle sera la fin

De cette étrange mascarade :

Voulez-vous ma personne, ou voulez-vous mon bien ?

SILVIA

À l'édit qui sur nous prononce

Il faut céder,

Pour le destin qu'il nous annonce

Vous décider.
 Je sais que votre cœur appelle
 De cet arrêt ;
 Je sais que je ne suis point celle
 Qu'il vous faudrait.
 Moi, je perds mon indépendance ;
 Mais une si haute alliance
 C'est un honneur,
 Seigneur !...
 Mon droit ne peut faire aucun doute,
 Et de l'invoquer il m'en coûte ;
 Mais j'ai la loi
 Pour moi.

FABRICE

Bien... Je réfléchirai.

L'ALCADE

Cet autre qui se glisse
 Vers la porte... à son tour, réglons son compte aussi.

FABRICE

Tu vas payer ta trahison... Voici
 Seigneur, s'il est un crime en tout ceci,
 Voici mon agent, mon complice !

L'ALCADE

Son nom ?

PIQUILLO

Oh ! monseigneur...

FABRICE

Piquillo.

L'ALCADE

L'aventure

S'éclaircit à la fin.
 Ton affaire est sûre ;
 Ce jour, je t'assure,
 Verra ta fin !...

PIQUILLO

Monseigneur l'alcade, de grâce,
 Apaisez-vous !
 Ah ! voyez, je pleure et j'embrasse
 Vos deux genoux.
 Contre moi je veux qu'on emploie
 Tous les moyens ;
 Oui, je m'y résigne avec joie :
 Prenez mes biens,
 Châteaux, terres, qu'on les confisque ;
 Bien plus, à l'hymen je me risque,
 Oui, de grand cœur,
 Seigneur ;
 Et qu'au refus de don Fabrice,
 À la señora l'on m'unisse...
 Appliquez-moi
 La loi !...

L'ALCADE

Non, point de grâce ! ici demeurera...
 Je l'ai dit, l'arrêt est rendu.
 Vous avez tous deux un quart d'heure ;
 Vous, pour vous marier... toi, pour être pendu.

SILVIA

Ah ! pour lui quelle surprise !
 C'est une cruauté vraiment.
 Dans cette étrange méprise,
 Pour son amour quel dénoûment !
 Du sort qui vous désespère
 Bien des cœurs seraient jaloux ;
 Mais le temps saura, j'espère,
 Adoucir votre courroux.

L'ALCADE

Ainsi vous entendez bien mon arrêt, vous avez tous deux un
 quart d'heure ; vous, pour vous marier, et toi, pour être pendu.

Scène VII
Piquillo, Fabrice.

Ils se regardent.

PIQUILLO

Eh bien, seigneur Fabrice ?

FABRICE

Eh bien, monsieur le drôle ?

PIQUILLO

Vous avez un quart d'heure pour vous décider à vous marier.

FABRICE

Et toi, quinze minutes pour te préparer à être pendu.

PIQUILLO

Que dites-vous de la position ?

FABRICE

Je dis que nous l'avons méritée tous les deux : moi, par ma sottise ; toi, par ta maladresse.

PIQUILLO

Ma foi, seigneur Fabrice, mon étonnement vaut bien le vôtre, et il y a là quelque tour de passe-passe du diable ; je fais entrer doña Léonor dans ce cabinet, et c'est doña Silvia qui en sort...

FABRICE

Misérable !...

PIQUILLO

Ah ! voilà... On n'est pas plus tôt dans une situation équivoque, que non-seulement on vous abandonne, mais encore qu'on vous injurie... Eh bien, monseigneur, je ne suis pas si ingrat que vous, et, si je puis vous être bon à quelque chose dans l'embarras où vous vous trouvez, disposez de moi.

FABRICE

Trêve de fanfaronnades, monsieur le faquin ! votre position n'est pas tellement brillante, ce me semble, qu'il vous reste du temps à perdre à vous apitoyer sur celle des autres... Je ne suis pas forcé de vivre avec ma femme, moi, tandis que vous êtes forcé de mourir avec votre corde, vous !...

PIQUILLO

Tout beau, monseigneur, tout beau ! nous ne sommes encore que fiancés, et j'espère bien que le mariage n'aura pas lieu, par défaut de consentement de l'une des parties.

FABRICE

Pardieu ! je voudrais bien savoir comment tu y échapperas ?

PIQUILLO

En mettant mon cou à une assez grande distance de la corde pour qu'ils ne puissent jamais se rejoindre.

FABRICE

Alors, si tu as un moyen de sortir d'ici, comment n'en profites-tu pas à l'instant même ?...

PIQUILLO

Parce que j'ai pour principe de ne jamais faire les choses qu'au moment où elles doivent être faites. L'alcade nous a donné un quart d'heure, c'est juste le temps qu'il me faut pour procéder à l'inventaire de quelque chose que j'ai là.

FABRICE

Ce drôle m'amuserait, sur mon honneur, si je n'avais autre chose à faire que de l'écouter !...

PIQUILLO

D'abord, fermons la porte en dedans, afin de ne pas être dérangés dans nos petites affaires... Ah ! celle-ci... j'oubliais... Et maintenant que nous sommes chez nous...

FABRICE

Que diable tires-tu de ta poche ?

PIQUILLO

De ma poche ?... Je tire la poche du commissaire, que je lui ai coupée en embrassant ses genoux... Quand j'ai vu que je perdais mon temps à le prier, j'ai voulu tirer le meilleur parti possible de ma position, et alors je lui ai... Je suis un peu curieux de savoir ce qu'il y a dans cette poche ; et vous, hein ?...

FABRICE

Que veux-tu que cela me fasse, à moi ?

PIQUILLO

Vous avez tort d'être si indifférent... Qui peut dire ce que contient la poche d'un commissaire !

FABRICE

Vide-la alors, et n'en parlons plus !...

PIQUILLO

Peste ! comme vous y allez !... ce n'est pas ainsi que cela se pratique... Procédons selon les règles... Nous avons affaire à un homme de justice... Gare les nullités !... (Il tire une montre qu'il pose sur la table.) À huit heures de relevée...

FABRICE

Mais c'est ma montre que tu as là ?

PIQUILLO

Vous croyez ?

FABRICE

J'en suis sûr...

PIQUILLO

C'est possible : vous me l'aurez prêtée sans y faire attention... J'emprunte comme cela beaucoup de choses, et, quand on ne me les redemande pas, j'oublie de les rendre.

FABRICE

Coquin !

PIQUILLO

La séance est ouverte... Dans une poche de commissaire, qui a été reconnue avoir fait autrefois partie d'un vieux pourpoint râpé, et avoir été violemment séparée dudit pourpoint à l'aide d'un instrument tranchant, avons trouvé : *Premièrement*. Une bourse assez plate, objet qu'il nous a paru inutile de mentionner au procès-verbal. *Deuxièmement*. Des lettres de noblesse accordées à l'alcade Zambulos, en récompense de l'habileté qu'il a déployée dans ses fonctions... Voilà une récompense méritée ; mais, comme ceci peut nous servir dans l'occasion, confisquons !... *Troisièmement*. Oh ! oh ! « Note sur les faits et gestes du nommé Piquillo... Liste des vols qu'il a commis... » Des vols !... « Dans les villes de Madrid, de Tolède, de Saragosse,

d'Irun, de Barcelone, de Ségovie, etc. » Ceci étant des mémoires particuliers qui ne doivent être imprimés qu'après ma mort, je m'oppose à leur publicité. *Quatrièmement.* Ah ! ah ! le sceau royal, une lettre de Sa Majesté ! « Le seigneur Zambulos fera chercher dans Séville et ses environs un jeune seigneur de Burgos, qui se cache sous le nom de don Diègue. »

FABRICE

Qu'est-ce que tu dis ? don Diègue ?

PIQUILLO

C'est écrit.

FABRICE

Après ? après ?...

PIQUILLO

« Pour plus ample renseignement, il saura que le fugitif, dont le véritable nom est don Carlos de Mendoce, a auprès de lui sa sœur doña Léonor, qu'il fait passer pour sa femme. »

FABRICE

Sa sœur ! doña Léonor ! Léonor est sa sœur ?... Mais lis donc, bourreau !

PIQUILLO

Ma foi, lisez vous-même, monseigneur, si vous êtes pressé...

FABRICE

« Il lui annoncera... »

PIQUILLO

L'alcade Zambulos, toujours.

FABRICE

Oui... « Il lui annoncera... » Sa sœur ! et moi qui avais cru... « Il lui annoncera que, sur la lettre que nous avons reçue de lui, et d'après les instances de don Fabrice d'Olivarès, nous lui accordons sa grâce pleine et entière, et qu'il peut revenir à Madrid... » Sa grâce ? Oh ! Piquillo, mon enfant, quelle idée tu as eue là... de couper la poche de ce vieil imbécile !...

PIQUILLO

J'en ai souvent de pareilles ; seulement, elles ne réussissent pas toujours aussi bien.

PIQUILLO

DUO

FABRICE

Ô bonheur étrange !
 Qui tout à coup change
 Mon mauvais destin !
 Eh quoi ! Léonore
 Est donc libre encore,
 Et j'aurai sa main !

PIQUILLO

Aventure étrange !
 Qui tout à coup change
 Son mauvais destin !
 Oui, sa Léonore
 Sera libre encore
 De donner sa main !

Mais un instant, seigneur, j'y pense,
 Vous êtes engagé d'autre part.

FABRICE

Ce n'est rien,
 Je suis libre en perdant ma fortune et mon bien,
 Et de cet abandon m'attend la récompense !
 Ô Dieu ! si je pouvais leur écrire...

PIQUILLO

Et pourquoi
 N'écrivez-vous donc pas ? que faut-il davantage ?
 Voici plume et papier...

FABRICE

Mais par qui mon message
 Leur sera-t-il porté ?

PIQUILLO

Par qui ? Parbleu ! par moi !

FABRICE

Par toi ?...

PIQUILLO

Mais sans doute !...

FABRICE

Et moi qui l'écoute !

PIQUILLO

Ah ! monseigneur doute ?

FABRICE

Mais l'alcade ici

Nous garde.

PIQUILLO

Qu'importe !

Pourvu que je sorte ?

FABRICE

Par où ?

PIQUILLO

Par la porte !

FABRICE

Elle est close...

PIQUILLO

Ah ! oui !

(Montrant la porte.)

Celle-là, mon maître,

Est close, peut-être ;

(Montrant la cheminée.)

Mais pas celle-ci.

FABRICE

Quoi ! tu vas t'en aller par cette cheminée ?

PIQUILLO

À quel usage donc est-elle destinée ?

FABRICE

Ah ! mon cher Piquillo, tu me sauves la vie !

PIQUILLO

Seigneur, j'en ai l'âme ravie ;

Mais il ne s'agit point de perdre notre temps.

À peine s'il nous reste encor quelques instants !

Allons donc mon maître,
Vite, à votre lettre !
Écrivez...

FABRICE

J'écris :
« Chère Léonore, »
PIQUILLO

Bien !

FABRICE, écrivant

« Je vous adore. »

PIQUILLO

Adorez encore !
Si j'ai bien compris,
Plus à sa maîtresse
On peint sa tendresse
En mots insensés,
Plus on doit attendre ;
Car, pour un cœur tendre,
Qui cherche à se rendre,
Trop n'est pas assez.

FABRICE

Tiens, voici la lettre.

PIQUILLO

Je cours la remettre

FABRICE

Bientôt ?

PIQUILLO

Aussitôt !

FABRICE

Prends garde, mon enfant, la route n'est pas sûre :
Que feras-tu qui me rassure ?

PIQUILLO

Je chanterai quand je serai là-haut...

ENSEMBLE

FABRICE

Adieu donc ; le ciel te garde !
 Qu'il te sauve de la garde,
 Toi qui portes mon bonheur !

PIQUILLO

Grand merci, monseigneur ! Dieu toujours garde
 Des alcades, de la garde,
 Tout amant, tout voleur ;
 Adieu, monseigneur !

FABRICE

On frappe... Il était temps... Piquillo ! es-tu parti ?... Piquillo !... Plus rien, il est en route ; je puis ouvrir. (Il ouvre, don Diègue paraît.) Don Diègue !

Scène VIII

Fabrice, Mendoce.

MENDOCE

Ne vous attendiez-vous pas à ma visite, seigneur don Fabrice ?

FABRICE

J'avoue que je l'espérais, mais pas si tôt...

MENDOCE

Et moi aussi, j'ai été trompé dans mon espérance. Je cherchais un homme que je croyais libre, et je trouve un prisonnier ; je venais demander raison, et l'on me fait justice... Dans tout cela, je ne trouve pas le compte de mon honneur, don Fabrice.

FABRICE

Oh ! plus de paroles hautaines et ennemies entre nous, don Diègue... ou plutôt don Carlos de Mendoce.

MENDOCE

Vous connaissez mon nom ?

FABRICE

Écoutez, j'aime votre sœur.

MENDOCE

Vous savez que Léonor ?...

FABRICE

N'essayez plus de me rien cacher, je sais tout...

MENDOCE

Et qui vous a livré mes secrets ?

FABRICE

Une lettre du roi qui contient votre grâce, la permission de revenir à Madrid...

MENDOCE

Cette lettre ?...

FABRICE

La voici... et je suis heureux de vous la remettre... Maintenant, j'aime votre sœur, vous le savez ; je l'aime avec passion ! Ces folies que vous croyez avoir à me reprocher sont un signe de mon amour, ces poursuites qui vous fatiguaient sont un gage de ma constance, cet enlèvement dont vous veniez me demander raison est une preuve que je ne puis vivre sans elle... Allons, Mendocce, au lieu de me menacer de votre épée, tendez-moi la main ; au lieu de me croire votre ennemi, appelez-moi votre frère !...

MENDOCE

Mais comment le marquis d'Olivarès obtiendra-t-il de son père, duc et ministre, la permission de s'allier à un obscur hidalgo ?

FABRICE

J'ai celle du roi !...

MENDOCE

Et la loi qui vous condamne à épouser Silvia ?

FABRICE

Me dégage de cette obligation, pourvu que j'abandonne mes biens et ma fortune...

MENDOCE

Et vous ferez ce sacrifice à votre amour pour ma sœur ?

(Entre Silvia avec Léonor voilée.)

FABRICE

Un pauvre marquis, ruiné pour le moment, mais qui a quelques espérances dans l'avenir, vous convient-il pour beau-frère ?

MENDOCE

Fabrice, doña Léonor a dix mille piastres de rente, et doña Léonor est à vous.

FABRICE

Merci, frère, merci !... À Léonor mon amour, à Silvia ma fortune.

Scène IX

Les mêmes, Silvia, Léonor.

SILVIA, s'avançant

Et qui vous a dit, seigneur Fabrice, que Silvia était assez orgueilleuse pour ambitionner l'un, ou assez vile pour accepter l'autre ?

FABRICE et MENDOCE

Silvia !...

SILVIA

Oui, Silvia, qui, selon sa promesse, vous ramène votre sœur.

LÉONOR

Mendoce !

MENDOCE

Léonor !

FABRICE

J'ai le pardon de votre frère, madame.

LÉONOR

Puisque Mendoce me donne l'exemple, je ne serai pas plus sévère que lui.

Scène X

Les mêmes, l'alcade.

L'ALCADE, entrant

Eh bien, le quart d'heure est passé... Sommes-nous décidé à nous marier ?

FABRICE

Oui, monsieur l'alcade.

L'ALCADE

Bien ! (Se retournant et cherchant Piquillo.) Et nous... sommes-nous prêt à être ?... Eh bien, où est donc mon prisonnier ?

FABRICE

Que cherchez-vous donc, monsieur l'alcade ?

L'ALCADE

Rien, rien... Vous dites donc que vous êtes prêt au mariage ?

SILVIA

Oui ; seulement, il y a substitution de la fiancée, et je cède tous mes droits à doña Léonor, sœur de don Diègue.

L'ALCADE

Don Diègue ?... Attendez donc. Vous vous appelez don Diègue ?

MENDOCE

C'est-à-dire, maintenant que j'ai repris mon vrai nom, je m'appelle don Carlos de Mendoce.

L'ALCADE

Oui, don Diègue, don Carlos... C'est cela... (Il fouille dans sa poche ; sa main passe au travers. Cherchant toujours Piquillo.) Il faut pourtant qu'il soit quelque part...

MENDOCE

Aviez-vous quelque chose à me dire ?...

(Entre Piquillo en moine.)

L'ALCADE

Certainement, que j'avais quelque chose à vous dire : une lettre du roi qui vous concerne. (Regardant son bras, qui est passé tout entier à travers sa poche.) Eh bien, mais j'avais une poche cependant !...

Scène XI
Les mêmes, Piquillo.

PIQUILLO, frappant sur l'épaule de l'alcade,
et lui montrant sa poche qu'il tient
N'est-ce pas cela que vous cherchez, mon frère ?

L'ALCADE

Tiens, tiens... justement !... Et comment diable ma poche se trouve-t-elle à votre main ?

PIQUILLO

Elle vient de m'être confiée par un grand pécheur nommé Piquillo, qui a eu le bonheur de se tirer sain et sauf des mains de l'alcade le plus habile !...

L'ALCADE

Oh ! le brigand !

PIQUILLO

Cette poche contenait vos lettres de noblesse, et comme un alcade aussi habile ne saurait avouer s'être laissé duper de la sorte, Piquillo m'a chargé de vous proposer un échange.

L'ALCADE

Et lequel ?...

PIQUILLO

Ces lettres contre un sauf-conduit.

L'ALCADE

Un sauf-conduit... Et qu'en fera-t-il ?

PIQUILLO

Il se repent... et veut devenir honnête homme...

L'ALCADE

Mais il y avait dans la poche une bourse ?...

PIQUILLO

La voici.

L'ALCADE

En effet, je vois la bourse ; mais l'argent qui était dans la bourse...

PIQUILLO

PIQUILLO

Il me l'a remis afin que je dise des messes pour son heureuse conversion...

L'ALCADE

La liste des méfaits que le drôle a commis ?...

PIQUILLO

N'avez-vous pas son signalement ?

L'ALCADE

Mais enfin la lettre du roi pour le seigneur Mendoce ?

MENDOCE

Merci, monsieur l'alcade, elle est arrivée à son adresse.

L'ALCADE

Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose !... C'est bien, c'est bien... Voici un sauf-conduit.

PIQUILLO

Merci, mon alcade.

L'ALCADE

Mais à la condition qu'il ne se représentera jamais devant mes yeux !...

PIQUILLO, détachant un coin de sa barbe
et se faisant reconnaître de l'alcade

Peste ! il n'aurait garde !...

CHEUR

Oh ! quel homme habile !

Quelle main subtile

Fit un coup si beau ?

C'est un grand maître !

Ça ne peut être

Que Piquillo !

Bravo !

Piquillo.

DISTRIBUTION

PIQUILLO	M. Chollet
Don CARLOS DE MENDOCE, connu sous le nom de don Diègue	M. Jansenne
Don FABRICE D'OLIVARÈS	M. Revial
Don ANTONIO PAEZ	M. Henri
Don HENRIQUE	M. Palianti
L'alcade ZAMBULOS	M. Ricquier
SILVIA	M ^{lle} Jenny-Colon
LEONOR	M ^{me} Rossi
Une camériste	M ^{lle} Eudoxie
Seigneurs et dames, alguazils, domestiques.	

*Le premier acte, aux portes de Séville ;
les deuxième et troisième actes, à Séville, vers 1650.*